

FONTAINE, à JAMAIS

Un été à Fontaine

**

De la même autrice

Un été à Fontaine 2024

Laure, le secret d'une mère 2024

FONTAINE, à JAMAIS

Un été à Fontaine

**

Marie Dewavrin

LES PERSONNAGES DE CE ROMAN SONT
FICTIFS. TOUTE RESSEMBLANCE AVEC DES
PERSONNES RÉELLES EST FORTUITE.

Édition Indépendante
Marie Dewavrin – 58000 Nevers
ISBN 978-2-9592340-4-0
Dépôt légal : octobre 2025
Conception de la couverture : Marie Dewavrin
Avec IStock et Canva Pro

© Marie Dewavrin, 2025

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. »

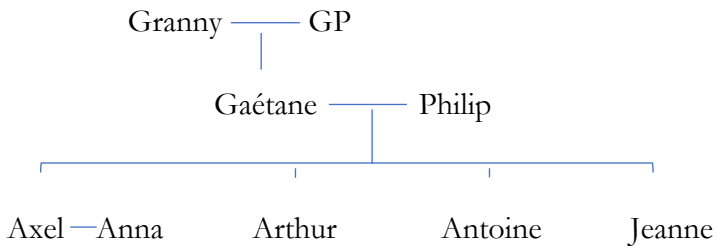
À Mamuche,
À Mame,

« Si le centre est stable, alors la famille est soudée »
Ngugi Wa Thiong'o

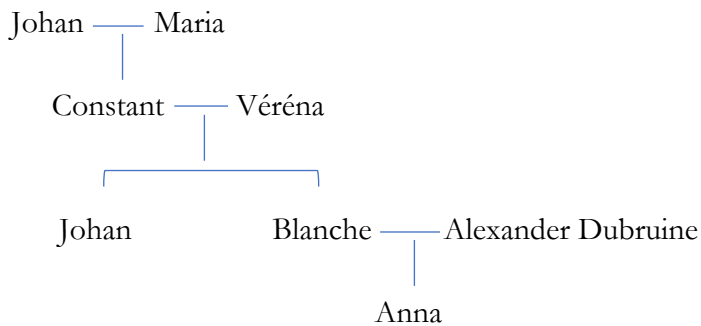
« Les choses n'arrivent quasi jamais comme on se les
imagine. »
Madame de Sévigné

Arbre généalogique

Famille Mac Neil



Famille Meyer



Prologue

Anna se laissa glisser sur le grand lit et soupira de contentement. Elle voyageait depuis des mois. Sa tournée à travers l'Europe la comblait. Chaque récital se jouait à guichet fermé et elle enchaînait les heures de piano. Mais la vie en communauté avec les musiciens lui rappelait ses jeunes années d'internat. Aujourd'hui, si la suite de l'hôtel présentait un meilleur confort que les dortoirs, elle en demeurait tout aussi impersonnelle. Sa maison lui manquait. L'orchestre était arrivé la veille à Zurich pour profiter d'un temps de relâche. Les répétitions reprenaient à quatorze heures et elle devait se préparer. Elle attrapa son téléphone portable et composa le numéro du siège de la banque Meyer.

— Bureau de Madame Meyer, que puis-je faire pour vous ?

— Madame Vermont ? demanda Anna, qui reconnaissait parfaitement la voix de l'assistante.

— Bonjour Anna ! s'écria-t-elle chaleureusement. Comment allez-vous ?

— Je reste deux jours à Zurich et je voulais m'assurer que Maman avait bien reçu son carton pour le concert de ce soir.

Madame Vermont croisa le regard de sa jeune collègue et se crispa.

— Je suis désolée, Anna, votre mère a pris un vol ce matin pour Singapour. Elle ignorait votre venue, sinon, elle aurait certainement repoussé son départ.

Madame Vermont félicita une nouvelle fois Anna pour le prochain récital, puis elle raccrocha.

Julia tira de la pile de courrier une enveloppe ouverte et s'empara du carton d'invitation.

— Elle l'a forcément vu ! grimaça-t-elle.

— C'est évident, mais je n'allais pas le lui dire. Dans certains cas, mieux vaut mentir que de blesser les gens.

— Madame Meyer aurait très bien pu prendre l'avion demain matin ! continua Julia, la bouche pincée.

La jeune assistante avait croisé Anna, à ses débuts, dans les bureaux de Genève. Elle ne l'avait plus revue alors qu'elle travaillait pour le groupe depuis plusieurs années maintenant. Elle se doutait qu'avoir Blanche Meyer comme génitrice ne devait pas être facile. Et c'était probablement la raison de l'éloignement de l'héritière, qui préférait s'en tenir au monde de la musique.

— Tu peux jeter l'invitation et classer le courrier, déclara sa collègue en quittant le bureau de la présidente.

Julia s'exécuta. Mais avant de la rejoindre, elle retourna sur ses pas, et tira le carton de la poubelle pour le glisser dans sa poche. Puisque sa supérieure n'était pas disponible, elle pourrait profiter de cette occasion pour se rendre au concert et tâcher de découvrir à quoi ressemblait la vie d'Anna.

Le vent soufflait dehors et les branches des arbres nus tanguaient dans le parc. La pluie battait les carreaux des fenêtres, la nuit était épaisse et l'humidité s'infiltrait partout. À l'intérieur, l'ambiance était sereine. Les décorations de Noël illuminaient la maison. Les créations de sapins, de houx et de lierre réalisées par Gaétane donnaient un ton joyeux et diffusaient un parfum délicieux. Le poêle ronflait dans la cuisine de Fontaine. Le chien s'y collait la plupart du temps et levait à peine une oreille quand sa maîtresse voulait le faire sortir.

Elle étalait une pâte sablée sur la grande table en bois tandis que Jeanne, du haut de ses cinq ans, armée d'emporte-pièce en forme d'étoile et de canne à sucre, confectionnait des biscuits. Sa petite langue qui apparaissait au bord de ses lèvres soulignait sa concentration et son débit de paroles incessant, le niveau de son excitation. Les odeurs d'épices et d'orange flottaient dans l'air.

Gaétane montrait son organisation légendaire à l'approche des fêtes de Noël et mettait tout en œuvre pour recevoir parfaitement les siens. Elle guettait le retour imminent de ses trois fils. Antoine, le plus jeune, devait arriver d'une minute à l'autre. Il terminait sa dernière année à l'école d'ingénieur aéronautique de Bordeaux et ses nombreux stages et formations l'éloignaient de Fontaine. Les deux aînés étaient attendus pour le lendemain avec les autres membres de la famille.

Gaétane vérifia le thermostat et enfourna la première grille de biscuits. Jeanne en profita pour avaler une bille de pâte crue et sauta de sa chaise pour aller câliner le vieux labrador.

Coralie apparut et déposa dans l'arrière-cuisine le matériel de ménage.

— Le pigeonnier est prêt pour la prochaine réservation. Les clients du gîte se sont présentés plus tôt que prévu, mais j'avais déjà tout aménagé pour leur séjour.

— Ils semblaient stressés quand je les ai eus au téléphone. La magie de Noël opérera dès qu'ils s'installeront dans la maison.

— Si tu le dis... grimaça Coralie, pas convaincue.

— Il est tard, ton fils doit t'attendre !

— Mes parents l'emmènent voir les illuminations en ville et je ne pense pas qu'il s'ennuie une seule minute !

Elle attrapa son sac à main et ferma son manteau.

— Au revoir, Jeanne ! Joyeux Noël !

La petite sauta sur ses pieds et s'approcha pour embrasser la gouvernante de la maison avec affection avant de la laisser partir.

Elles se dirigèrent côte à côte jusqu'au vestibule et Gaétane sortit de l'armoire un colis dissimulé de la vue de Jeanne.

— Je te souhaite un très joyeux Noël ! confia-t-elle en lui donnant les paquets. Tu donneras le plus gros à ton fils, bien évidemment !

— Merci beaucoup ! Prends soin de toi, Gaétane ! Profite de tes enfants et ne reste pas bloquée derrière tes fourneaux !

— Promis ! dit-elle en riant. Allez, rentre vite chez toi te mettre au chaud, et passe de bonnes vacances bien méritées.

— Joyeux Noël !

Gaétane ferma la porte d'entrée derrière la jeune femme en pestant contre le froid qui lui fouetta les chevilles. Elle la salua une dernière fois avec la main à travers la porte vitrée, et retourna auprès de Jeanne dans la cuisine. Elle sortit sa plaque

de biscuits bien dorés et en enfourna une seconde. Elle huma un délicieux arôme de sucre et de cannelle et sourit. Elle aimait tant cette période de l'année. Jeanne, attirée par l'odeur alléchante, se rapprocha de la table pour grappiller un gâteau. Elle grimaça et le relâcha précipitamment pour souffler sur ses doigts.

— Sois patiente, ma chérie !

Dans leur dos, la radio diffusait le concert de piano qu'elle ne voulait pas manquer. Gaétane tendit l'oreille et nettoya son plan de travail tout en observant Jeanne du coin de l'œil. Elle grandissait si vite. Elle allait déjà rentrer en CP en septembre prochain. Sa mère n'avait pas vu les mois filer. Pour l'instant, la petite était retournée jouer avec le vieux chien et lui racontait ses histoires. Gaétane pesa le sucre et attrapa la boîte d'œufs pour préparer une meringue. Elle sentit une présence derrière elle et leva les yeux jusqu'à son mari, qui monta le son du poste de radio. Ils se sourirent de connivence, et entendirent avec la même attention les notes qui filaient. Le chien jappa. La petite fille frappait dans ses mains et il s'agita de plus belle.

— Écoute la musique ! s'écria Philip en ouvrant la porte pour faire sortir le labrador. Écoute comme la mélodie s'envole !

— C'est Anna qui joue ? demanda l'enfant, de sa voix aiguë.

— Bien sûr, ma chérie ! Tu l'entends ?

Philip pianotait sur un instrument imaginaire et fermait les yeux. Il était transporté. Les applaudissements dans le poste éclatèrent quelques minutes plus tard et le présentateur ne cacha pas le bouleversement qu'il ressentait, égal à celui de Philip et Gaétane.

— Quel plaisir de découvrir ce nocturne de Chopin ! Je vous demande d’acclamer cette jeune virtuose, Anna Mac Neil ! Bravo ! Quelle émotion !

Gaétane se tenait immobile, la main de son mari sur l’épaule. Elle était encore troublée par la prestation de celle qui était devenue récemment leur belle-fille, en épousant Axel.

— Elle va venir pour Noël, Anna ? questionna Jeanne.

— Nous serons tous réunis demain soir !

Les yeux de la fillette brillèrent. Elle aimait tant quand ils étaient tous rassemblés. La maison était animée, tout le monde riait ! Gaétane sourit. Jeanne était le centre de l’attention des garçons qui ne manquaient pas de l’exciter sans arrêt. Elle aussi attendait leur retour. Anna voyageait continuellement pour ses concerts, des sessions avec d’autres virtuoses, des leçons avec des maestros à travers les continents. La jeune pianiste ne ménageait pas sa peine pour atteindre les sommets de son art. Mais quand elle demeurait à Fontaine, elle mettait son existence trépidante en sourdine et elle reprenait des forces. Axel ne cachait pas son bonheur alors. Son sourire comblé ne quittait pas ses lèvres. Il gardait sa main dans la sienne, comme s’il ne réalisait pas vraiment qu’elle était bien là. De son côté, Gaétane profitait de sa présence pour la mater. Philip, lui, se passionnait pour ses projets, l’encourageait et restait son plus fidèle soutien.

Et Jeanne l’admirait en secret. Elle la voyait si belle avec ses longs cheveux dorés, ses jolies robes et son sourire tout doux. Elle lui parlait toujours avec la plus grande attention, se tenait à sa hauteur et lui donnait l’impression d’être précieuse. La petite fille, charmée, buvait ses paroles, les joues rosies. Elle ne pouvait cacher une certaine timidité envers celle qui possédait une place aussi importante que la sienne, dans leur famille.

La porte de la cuisine s'ouvrit, violemment poussée par le vent, et Antoine s'engouffra. Il la bloqua avec son pied, la ferma d'une main et pesta contre la pluie qui l'avait noyé le temps de traverser la cour.

— Hello le moineau ! s'écria-t-il en posant son sac de voyage, le regard pétillant de malice.

Arthur l'avait baptisée ainsi en retrouvant une photo de Jeanne quelques semaines après sa naissance.

— Je suis pas un moineau ! protesta-t-elle pour la énième fois.

— Tu as raison, mon hirondelle ! Viens vite me saluer !

Il fit mine de lui courir après et l'attrapa pour la chatouiller. Il lui embrassa les joues avec gourmandise, la fit rager, car ses cheveux trempés l'incommodaient. Gaétane s'essuya les mains, et traversa la cuisine pour accueillir son fils contre son cœur. Il glissa un bras autour des épaules de sa mère avec affection tout en gardant Jeanne contre lui.

— J'ai une faim de loup, ma petite maman ! J'espère que tu nous as gâtés !

— Vous n'aurez rien, comme d'habitude ! confia son père, taquin. Il s'approcha et l'embrassa avec tendresse. As-tu fait bonne route ?

— Il y avait beaucoup de vent, mais la circulation était fluide. Avez-vous écouté la prestation d'Anna ? Elle a joué magnifiquement, non ?

— J'ai encore des frissons ! Je t'attendais pour goûter un nouveau whisky envoyé par tes cousins écossais !

Philip maintenait des liens étroits avec sa famille outre-Manche.

— Avec plaisir, Dad ! Je range mon sac et je te rejoins. Ne serait-il pas l'heure d'aller coucher le moineau ?

— JE NE SUIS PAS UN MOINEAU !

— Je t'en prie, Antoine, ne commence pas de faire râler Jeanne !

— Je l'entraîne avant l'arrivée d'Arthur !

Il la reposa devant lui. La petite en profita pour lui chiper son téléphone et fila en riant.

— Je vais regarder les photos de ton amoureux !

— Il n'y en a pas un pour racheter l'autre, lança Gaétane. Elle se rapprocha du four pour sortir ses pâtisseries et garda un sourire sur ses lèvres.

Elle chérissait tant ces instants où ses enfants tournaient autour d'elle. Deux de ses garçons menaient des vies trépidantes loin de Fontaine, alors elle les gâtait outrageusement dès qu'ils revenaient. Elle cuisinait leurs mets préférés, passait du temps avec eux et occupait chaque minute à leur prouver combien elle les aimait.

Les phares d'une voiture balayèrent les vitres et Gaétane vérifia sa montre. Ils avaient invité leurs amis à dîner, mais elle ne les attendait pas si tôt. Philip s'approcha de la porte-fenêtre.

— La voilà !

— Qui ? questionna Gaétane en le rejoignant.

— Nous voulions te faire une surprise ! dit-il, amusé, en faisant entrer Frédérique, la complice de sa femme depuis qu'elles étaient toutes petites.

Elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre en riant de joie.

— Mais depuis quand es-tu rentrée en France ? Je suis tellement heureuse ! Tu as une mine resplendissante !

— J'ai quelques nouvelles à te raconter !

Frédérique se tourna pour saluer Antoine et Jeanne, et leur témoigna une tendresse particulière. Elle avait vu grandir les garçons et elle était là, le jour de la naissance de Jeanne.

Ils se dirigèrent tous les cinq vers le salon quand le téléphone portable de Gaétane se manifesta. Elle répondit aussitôt et grimâça en écoutant la locataire du gîte. La famille ne pouvait monter le chauffage sans faire sauter les plombs. À sa voix sèche, elle lui promit de venir au plus vite. Elle raccrocha et se tourna vers son mari qui posait les verres sur la table basse.

— *I heard!*

— Je m'en occupe, dit Gaétane. Commencez sans moi !

— *No !* coupa Philip. *I'm going !* Le temps est épouvantable. Reste au chaud avec Frédérique ! Vous devez avoir mille secrets à vous raconter. Je vais m'assurer que cette panne n'est pas si grave avec Antoine.

Gaétane lui sourit. Il veillait sur sa santé depuis qu'elle avait sombré, complètement épuisée, à la naissance de Jeanne. Et ce n'était pas facile, car les diverses activités qu'elle supervisait l'accaparaient continuellement.

Les deux femmes montèrent au premier étage de la maison en discutant et Frédérique s'installa dans la chambre qu'elle occupait à chacune de ses visites. Gaétane retourna dans la cuisine pour enfourner une tourte à la viande qu'elle avait préparée à la demande de son fils. À hauteur des yeux gourmands, les biscuits refroidissaient à côté de la meringue pour la Pavlova et des brioches dorées pour les petits déjeuners. Elle était si contente de la présence de son amie et de l'arrivée prochaine du reste de sa famille, que son sourire radieux illuminait son visage. Elle rangea les ustensiles, lava les casseroles et nettoya son plan de travail. Elle avait terminé toutes ses préparations et elle pouvait enfin se détendre et

profiter des siens. Elle attrapa les poignets du grand plateau et l'apporta jusque dans le salon. Elle appela Jeanne, qui ne répondit pas. Elle balança une bûche dans la cheminée et redressa le pare-feu. Puis elle appela de nouveau Jeanne à la porte, qui se manifesta depuis sa chambre. La fillette avait une silhouette toute menue, mais une voix de Castafiore ! Son timbre perçant les saisissait toujours.

Philip et Antoine s'engouffrèrent dans la maison, suivis de leurs invités.

— Non, mais quel déluge ! jeta Yves, qui portait une caisse de vin.

— Nous arrivons tout juste de Noirmoutier. Les huîtres sont excellentes cette année ! continua Jacques.

Leurs femmes posèrent leurs manteaux en riant.

— Entrez dans le salon, la cheminée est allumée, s'écria Gaétane en les saluant.

Les regards se tournèrent vers le grand escalier où Frédérique tenait la main de Jeanne, qui descendait les marches comme une reine.

Les amis les contemplèrent.

— Bonsoir ! s'exclama Brigitte. Tu es toute jolie, ma chérie ! ajouta-t-elle, amusée des simagrées de la petite.

Elle l'avait beaucoup gardée quand elle était bébé pour soulager Gaétane.

Antoine ne put s'empêcher de la titiller à nouveau.

— Tu t'es changé, le moineau ?

— Je ne suis pas un moineau ! jeta-t-elle sans même lui accorder un regard. Elle tenait sa robe longue de ses deux mains comme une véritable souveraine.

— Une huppe, alors ? demanda-t-il en tirant sur la couette qu'elle avait réalisée seule sur le sommet de sa tête.

— JE NE SUIS PAS UN OISEAU ! JE SUIS UNE PRINCESSE !

— Tu as raison ! se reprit-il en se penchant devant elle pour la saluer avec respect. Tu es notre délicieuse princesse Jeanne !

Il l'entraîna dans un pas de danse et sa belle robe longue pailletée tourna autour d'elle. La petite fille avait une passion pour les déguisements et Brigitte devenait la complice de Gaétane pour coudre quelques dentelles et rubans sur les tenues colorées qu'elles lui rapportaient.

Philip invita toute la troupe à le rejoindre autour de la cheminée et Jacques fit sauter le bouchon d'une bouteille de vin blanc. Il servit les dames en riant et répondit à une réflexion d'Hugues.

— Merry Christmas ! s'exclama Philip en levant son verre.

— Joyeux Noël, Phil !

— Goûtez-moi cette terrine de foie gras ! J'ai essayé une nouvelle recette donnée par une cliente ! proposa Gaétane en leur tendant le plat.

Plus tard dans la soirée, les trois amies finissaient de ranger les vestiges de leur dîner et en profitaient pour discuter dans la chaleur de la cuisine.

— Ton pique-nique de veille de Noël restera toujours une merveilleuse idée ! confia Brigitte en lançant le lave-vaisselle.

— Tes enfants arrivent demain ? questionna Gaétane.

— Les enfants, les cousins, les parents : je me demande tous les ans si nous parviendrons à loger tout le monde ! Loïc nous présente sa fiancée ! J'ai un coup au cœur de me dire que mon bébé va bientôt se marier !

Les deux femmes lui sourirent affectueusement. Frédérique prépara des tasses de thé et elles prirent place autour de la table.

— Ta maman fait le voyage cette année ? questionna-t-elle.

— Oui, Granny arrive demain avec Arthur. Je suis contente qu'elle soit avec nous pour les fêtes.

— C'est bien que vous ayez trouvé le moyen de vous supporter avec les années.

— Nous en sommes conscientes. Elle a été une mère déplorable, mais elle s'est rattrapée en étant une grand-mère extraordinaire pour mes enfants. J'avoue que son côté fantasque qui me rendait folle finit par m'amuser.

Frédérique fréquentait leur famille depuis toujours et admettait que Granny était une vieille dame originale, qui ne s'embarrassait pas de filtres pour exprimer le fond de sa pensée. Elle terrorisait tous ceux qui ne la connaissaient pas et elle en jouait. Ses petits-fils l'encourageaient à se lancer dans une tardive carrière théâtrale. Ils lui assuraient qu'elle aurait un succès fou. Souvent, Gaétane redoutait ses piques ironiques en public, même si sa mère était le plus souvent pleine d'esprit.

— L'ambiance n'est pas tendue quand ton père est là ? continua Brigitte.

— J'ai l'impression qu'ils se retrouvent avec plaisir, tels deux vieux amis d'enfance. Papa est le seul à lui clouer le bec. Parfois, les garçons s'amuse à les regarder se chicaner. Ils ont mieux réussi leur séparation que leur mariage. Nos relations ont véritablement évolué depuis que Maman fait l'effort de se rapprocher de nous ces dernières années.

— Anna a eu de la chance de compter sur elle à son arrivée à New York, nota Frédérique, qui connaissait tous les événements passés.

— J'étais soulagée qu'elle ne se retrouve pas seule après tous ces moments difficiles. Et Granny a su se montrer ferme pour que sa mère ne vienne pas saper l'assurance qu'elle gagnait peu à peu.

— Ta belle-fille est délicieuse et Axel est heureux. Voilà une histoire qui s'est bien terminée ! conclut Brigitte.

Anna tourna la partition posée sur le pupitre à la hauteur de ses yeux et reprit son morceau une énième fois. Le front plissé et les épaules droites, elle laissait ses doigts courir sur les touches du piano à queue. Ses mains volaient sur le clavier et elle butait inlassablement sur le même accord. Elle soupira et recommença jusqu'à ce que ses articulations se crispent. Elle réussit alors à jouer la mélodie sans interruption.

— Bravo ! s'écria Klaus, son agent. Tu le maîtrises enfin !

— Je vais répéter...

— Tu ne vas rien répéter du tout ! Il est l'heure pour toi de manger un encas avant de nous rendre à la salle de concert.

— Je n'ai pas faim...

— Anna !

— J'ai compris ! dit-elle en riant. Je grignoterai une tartine pendant que je préparerai ma valise. Je n'arrive pas à imaginer que notre tournée se termine et que je serai demain soir à la maison !

— Tu as largement mérité cette pause et retrouver ta famille te fera le plus grand bien.

Une heure plus tard, ils se tenaient côte à côte dans la voiture. Le chauffeur les conduisait à travers les rues de Lisbonne dans un profond silence. Anna regarda à peine l'architecture, posa sa tête sur le siège et ferma les yeux. Elle était fatiguée. Elle voyageait depuis des mois. Elle avait passé tout son temps dans les salles de concert et très peu profité des capitales traversées. Mais cette expérience unique lui avait apporté un savoir-faire incontestable et une reconnaissance vis-

à-vis de ses pairs. Elle s'entendait parfaitement bien avec le chef d'orchestre, et son travail lui plaisait de plus en plus. Un bip sur son téléphone la tira de ses rêveries. Elle lut le message et sourit.

« Je compte les heures et les minutes ! Il me tarde de te tenir dans mes bras ! Je penserai à toi ce soir pour ton dernier concert. Je t'aime ! »

— Des nouvelles d'Axel ? conclut son agent en notant ses yeux distraits et son rictus. J'ai récupéré les cadeaux que tu avais commandés pour ta famille. Le colis est prêt pour le vol.

— Merci Klaus. Tu es une mère pour moi !

— À ce sujet : la tienne a appelé.

Anna tressaillit. Ses relations avec Blanche Meyer n'avaient pas beaucoup évolué ces dernières années. C'est elle qui avait engagé Klaus pour surveiller et diriger sa carrière. Anna s'était mise en colère et avait refusé de rencontrer l'agent. Heureusement, Granny avait mené l'enquête auprès de ses nombreux contacts sur les références du New-Yorkais. Elle avait rassuré Anna et l'avait accompagnée à leur premier entretien pour se faire son propre avis. L'Allemand avait vite compris la situation de la jeune pianiste et son incroyable talent qui ne demandait qu'à rayonner. Il leur avait promis de l'épauler et, depuis trois ans, il gérât sa carrière. Et ses relations avec sa mère. Il avait ensuite rencontré Axel et toute la famille Mac Neil et il s'attachait à la guider à travers le monde.

— Klaus ? s'écria soudain Anna, alors que la voiture se rangeait le long du trottoir pour les laisser sortir. J'ai oublié la boule à neige !

— Tu en trouveras peut-être à l'aéroport demain.

— Non, tu sais bien que je ne peux pas rentrer sans ! J'ai besoin de ton aide !

— Ne t'inquiète pas ! Je m'en occupe.

Anna lui sourit, soulagée, et s'élança vers l'entrée des artistes. Klaus la regarda partir. Ce n'était pas la première fois qu'elle le sollicitait pour courir les magasins. Il s'en voulut de ne pas avoir pensé à lui dégoter cette boule à neige pour s'éviter cette quête au dernier moment. Il soupira et demanda au chauffeur de le conduire vers le centre-ville.

Anna attendait dans sa loge et se concentrait. Elle avait échangé ses vêtements confortables contre une robe longue, qui soulignait les courbes de son corps et comportait une seule bretelle, retenue par un nœud sur l'épaule. Klaus lui avait conseillé, dès le début de leur collaboration, de s'habiller avec la plus grande élégance pour marquer les esprits. Elle se souvenait encore de la première séance chez un créateur à New York. Elle y était allée en traînant les pieds et Granny l'avait accompagnée. Ses deux mentors s'étaient ligüés pour la convaincre de s'accouttrer de tenues extravagantes. Cette transformation à chaque concert l'aidait à se plonger dans son rôle.

Elle avait relevé ce soir ses longs cheveux blonds dans un chignon et son maquillage savant soulignait son regard clair. *Elle est parfaite*, nota Klaus, qui vérifiait qu'elle était prête pour la conduire à travers les couloirs jusqu'à la scène.

— Tu as trouvé ? s'inquiéta-t-elle.

— Bien entendu ! Allez, ne pense plus à rien et éblouis-nous !

Anna lui répondit d'un rictus tendu. Elle avait beau travailler sa phobie depuis des années, la vue du public lui pinçait encore le ventre. Elle se tenait au bord du rideau et se mit à trembler.

L'homme qui la dirigeait s'approcha. Il lui sourit avec chaleur et lui donna le bras pour la conduire jusqu'à son piano. La salle se leva aussitôt et les tonnerres d'applaudissements la firent frémir. Son cœur s'emballa, son souffle se coupa. Elle rougit et s'agrippa fermement au bras du chef d'orchestre. Il connaissait le malaise d'Anna. Il recouvrit sa main de la sienne d'un geste de soutien et s'assura qu'elle maîtrisait son trouble avant de la laisser prendre place sur le tabouret en velours grenat. Ils échangèrent un regard confiant et il s'écarta pour monter sur son podium. Il salua le public et l'ensemble des musiciens. Et il leva sa baguette. Le silence tomba dans l'assistance. La jeune femme respira pour redonner un rythme normal aux battements de son cœur. Elle se projeta dans un lieu imaginaire, loin de la foule oppressante qu'elle sentait toute proche. Elle inspira et souffla profondément, puis se redressa. Elle leva ses mains avec élégance jusqu'au clavier et ferma les yeux. Son esprit se vida complètement. Elle se tourna vers l'orchestre. Dans un signe de tête bref, le chef dispensa le signal de la première mesure. Alors, ses doigts fondirent sur les touches du piano à queue avec fièvre. *Le prélude en C minor* de Bach surprit le public, transporté par le dynamisme de cet extrait pour débiter ce concert.

Anna avait abandonné sa tenue de scène et passé un jean et un pull chaud. Elle termina de lacer ses converses et s'assura qu'elle n'avait rien oublié dans sa loge avant de rejoindre Klaus. Les musiciens s'étaient rapidement dispersés, tous impatients de partir pour les fêtes. Anna suivit son agent jusqu'à la sortie, l'esprit encore chamboulé par sa prestation. Elle avait besoin de temps pour revenir à la réalité. Les fins de concerts la gardaient souvent dans un état second, quasiment en lévitation. Puis, le

flot d'adrénaline se stabilisait et elle ressentait une folle excitation, jusqu'à ce que la pression retombe et qu'elle s'endorme comme un bébé. Elle envoya un message à Axel qui resta sans réponse. Elle le contacterait plus tard. Klaus était pendu au téléphone et elle ignorait à qui il s'adressait. Elle attendit au bord du trottoir que le chauffeur arrive pendant qu'il poursuivait sa conversation. Après quelques dizaines de minutes, Anna soupira.

— Qu'attendons-nous ? Où est notre taxi ?

Anna referma son manteau sur elle et attrapa un bonbon à la menthe dans son sac. Elle envoya un message à son amie Marina pour l'informer de la fin de sa tournée et de son retour en France. La violoniste lui répondit qu'elle était à Londres jusqu'au printemps et qu'elle irait ensuite saluer sa mère en Suisse. Peut-être qu'elles arriveraient à se croiser à ce moment-là. Anna reposa son téléphone dans sa poche et frissonna. Elle redemanda à Klaus pourquoi ils devaient attendre encore. Ne pourraient-ils pas commander un autre taxi ? Elle vit une voiture sombre passer devant eux et se ranger en double file. Elle l'ignora et vérifia une nouvelle fois si Axel lui avait répondu.

— Anna ! cria une voix dans la rue.

Elle tourna machinalement la tête et ses yeux s'écarrillèrent de surprise. Son sourire était aussi grand que celui d'Axel et, le cœur battant la chamade, elle courut jusqu'à lui pour se jeter dans ses bras.

— Tu es venu ! Tu es là ! dit-elle en le couvrant de baisers fiévreux.

— Je t'ai promis de toujours venir te chercher, où que tu sois ! répondit-il en la serrant fort contre lui.

Anna riait, ses mains s'étaient glissées sous le manteau de son mari et lui caressaient le dos, tandis qu'elle l'embrassait encore.

— Vous voilà enfin ! s'écria son agent, amusé.

— Bonsoir Klaus ! Merci d'avoir patienté avec Anna. Vous ne serez pas en retard pour votre vol ?

— Tout va bien ! J'ai fait livrer ses bagages à votre hôtel comme convenu.

— Merci Klaus, pour tout ! déclara-t-elle, les yeux brillants.

— Repose-toi, Anna. Je te recontacte début janvier pour les différents projets, mais, en attendant, il me tarde d'aller profiter de la féerie de New York sous la neige !

— Joyeux Noël, Klaus !

— Joyeux Noël à vous deux !

Il serra la main d'Axel et prit Anna dans ses bras, avant de sauter dans le taxi qui arrivait enfin.

Les amoureux se retrouvèrent seuls. Leurs regards se fixèrent et ils se sourirent tendrement. Axel mêla ses doigts à ceux d'Anna et l'embrassa avec fièvre. Ils riaient, se dévoraient des yeux, avaient mille détails à se raconter. Axel savait qu'elle traversait les capitales pour jouer, mais elle n'avait pas l'occasion de s'y arrêter vraiment pour les visiter. Alors, ils déambulèrent le long des rues, laissèrent passer un tram jaune bondé, grimpèrent une volée de marches pour rejoindre un autre quartier renommé pour ses graffitis et profitèrent de la vue sur la ville. Ils apprécièrent la magie des fêtes et les lumières, comme si le temps était suspendu. Ils contournèrent les touristes émerveillés et redescendirent une chaussée abrupte. La ville, célèbre pour ses trottoirs pavés et ses dénivelés, martyrisait leurs jambes. Ils ne se lâchaient pas la main et décidèrent de se

rapprocher du Tage. Il faisait froid, Alex héla un tuk-tuk et ils s'y tassèrent en riant. Anna glissa son nez dans le cou de son mari et sourit. Elle était heureuse. Ils découvrirent la Place du commerce, son architecture symétrique, ses arcades, ses murs ocre, et la statue équestre du roi François 1^{er}.

Axel régla la course et la dirigea vers une rue attenante. Il savait où l'emmener.

— Je n'en peux plus ! s'écria Anna en tirant sur sa main.

— Encore un peu de courage, ma chérie !

— Je me demande où tu trouves toute cette énergie !

— Ce sont mes bons gènes maternels ! Nous sommes arrivés !

Ils pénétrèrent dans un hôtel imposant recouvert de carreaux de faïence bleus, symbole du Portugal. Axel se présenta et la responsable de l'accueil les conduisit directement sur la terrasse de l'établissement. Les clients étaient nombreux à profiter de la vue sur la ville. Les banquettes étaient garnies de coussins colorés, de couvertures épaisses pour se protéger de la fraîcheur nocturne. Des bougeoirs filaient sur toutes les tables et le décor était magique. Anna resta sans voix.

— C'est magnifique ! Quelle surprise extraordinaire !

Axel ne pouvait pas l'aimer davantage. Anna venait d'un milieu ultra favorisé. Héritière des banques Meyer, elle aurait pu être blasée par tout ce qui l'entourait. Mais ce n'était pas le cas. Elle avait grandi seule. Et elle s'émerveillait de tout. Son côté naïf amusait Axel. Il cherchait toujours à la surprendre et ses yeux qui brillaient lui prouvaient qu'il avait réussi cette fois-ci encore. Ils prirent place sur un canapé confortable, s'enveloppèrent étroitement dans la même couverture et s'embrassèrent avec gourmandise. Une toux discrète les sépara. Le serveur disposa devant eux deux coupes de champagne et

un ensemble de mises en bouche. Anna se jeta sur un beignet de morue. Elle mourrait de faim.

Leurs verres étaient vides. Anna avait glissé ses jambes sur celle de son mari. Ses yeux brillaient, ses joues avaient repris des couleurs et elle lui racontait dans un fou rire le dernier exploit du violoniste de l'orchestre. Axel ne se lassait pas de l'observer. Elle lui avait tant manqué. Cette tournée avait duré dix longs mois. Il avait traversé l'Europe pour la rejoindre pendant ses trop courtes haltes. Ils menaient une existence peu ordinaire, mais il en était conscient quand il avait choisi de l'épouser. Anna était une femme unique. Il voulait l'aimer, l'encourager, la protéger. Et la laisser voler. Elle respirait pour et grâce à son art. L'empêcher de jouer du piano reviendrait à l'éteindre peu à peu. Elle lui parlait encore, mais il n'écoutait plus. Il l'observait avec attention : ses longs cheveux blonds, son teint de pêche, ses yeux cernés de fatigue, sa fossette au creux de la joue, ses lèvres douces au goût de champagne. Il n'arrivait pas à réaliser qu'Anna était entrée dans sa vie, au détour d'une fuite vers Saint-Jacques-de-Compostelle. Il la tenait au creux de ses bras, une de ses mains s'était faufilée au bord de son pull et jouait délicatement sur sa peau.

— Tu as réservé une chambre dans cet hôtel ?

Axel se reprit et lui sourit.

— Tu es fatiguée ?

— Je ne le suis absolument pas... avoua-t-elle en lui mordant le lobe de l'oreille.

Il comprit le message. Anna fut remise aussitôt sur pied et éclata de rire. Il lui attrapa fermement la main et la dirigea vers l'étage de leur suite. Il avait à peine claqué la porte derrière eux que leurs manteaux tombaient au sol et Anna se jeta dans ses bras. Il la serra contre lui. Il la porta jusqu'au lit, le souffle court

et le cœur battant la chamade. Ils ne se quittèrent pas des lèvres tandis qu'il la renversait en riant.

— J'attends ce moment depuis des jours ! soupira-t-il.

— Moi aussi ! avoua-t-elle en l'aidant à se déshabiller. Anna sauta sur ses pieds et jeta ses vêtements sans abandonner son regard. Une fois nue, elle se coula sur lui. Axel glissa une main tendre derrière ses longs cheveux et la fixa.

— Je t'aime tant !

— Alors, montre-le-moi...

Il la fit basculer et la recouvrit. Elle éclata de rire. Sa bouche avide vola sur sa peau. Axel l'enveloppait tout entière et la comblait. Leur tête-à-tête était fiévreux, brusque et intense. Ils s'unirent sans se quitter des yeux, gémirent de plaisir et se retrouvèrent enfin.

— À quoi penses-tu ? s'inquiéta-t-il, un long moment plus tard.

Il la tenait contre lui et lui caressait doucement les cheveux.

— Je suis heureuse ! Heureuse que tu sois là ! Heureuse de rentrer à la maison !

— Alors je le suis aussi ! Je n'arrive pas à réaliser que tu resteras à Fontaine durant ces prochaines semaines.

— Je t'en demande trop, j'en suis consciente.

— Anna ! reprit Axel en lui attrapant le menton pour croiser son regard. Nous n'avons pas besoin d'en reparler, nous avons déjà fixé nos règles. Je savais que tu serais souvent partie et je l'accepte.

— Tu en es sûr ?

— J'en suis certain, je te le promets.

Il se gratta la gorge et continua d'une voix plus rauque, tout en lui caressant la joue tendrement.

— As-tu réfléchi à notre projet ?

— Quel projet ?

Axel leva un sourcil et le regard de sa femme se voila.

— Celui d'avoir un bébé ?

— Tu n'étais pas contre cette idée.

Anna lui sourit faiblement. Son cœur s'emballa. Axel l'enlaça plus étroitement contre lui.

— Je ne te brusquerai pas ! Je comprendrais si tu souhaites attendre encore. Cet enfant, je le veux avec toi, Anna. À moins que tu aies changé d'avis !

— Non ! coupa-t-elle, la gorge serrée. C'est juste que j'ai un peu peur de ne pas pouvoir tout gérer.

— N'oublie pas que nous sommes deux ! Ce bébé n'entravera jamais ta carrière. Je m'y engage. Notre future famille ne t'empêchera jamais de partir jouer du piano alors que c'est ton équilibre. Si tu étais une femme militaire, tu serais bien obligée de disparaître pour sauver le monde ! Et personne ne serait contre.

— Je ne suis pas dans l'armée !

— Qui sait ? Peut-être que la musique pourrait adoucir quelques fous furieux prêts à semer le trouble entre les nations !

— Je t'aime, Axel ! Je te promets que notre futur est ma priorité, même si je donne l'impression que seul le piano me remplit.

Axel lui montra cette fois-ci, dans une infinie délicatesse, combien il tenait à elle. Ils s'endormirent comblés et étroitement enlacés.

Tard le lendemain matin, Axel commanda un copieux petit déjeuner à la réception et réveilla sa femme par une pluie de baisers. Un coup sec sur la porte de leur chambre l'interrompit. Il se leva en grimaçant et promit à Anna qu'elle ne perdait rien pour attendre. Quand il revint avec le plateau, elle se tenait à table et souriait en profitant d'un rayon de soleil qui traversait la fenêtre. Il s'arrêta pour l'observer. Elle était radieuse. Il déposa son chargement pour l'embrasser encore une fois. Ils dévorèrent leur repas et organisèrent leur départ pour l'aéroport.

— Tu as des nouvelles de ta mère ? questionna Axel, la main autour de sa tasse de café.

Anna bougea la tête de gauche à droite, silencieuse. Elle termina son thé et se ferma.

— Je ne l'ai pas encore appelée...

— Alors, fais-le ! Je te connais. Tu n'auras pas l'esprit serein tant que tu ne seras pas libérée de ce coup de fil. Je te laisse.

Anna composa le numéro maternel et souffla de soulagement quand elle tomba sur la messagerie. Elle reposa l'appareil et s'empressa d'aller rejoindre son mari.

Jeanne trompait son impatience et surveillait l'apparition de la voiture de Philip. Il était parti à la première heure chercher Arthur et Granny à l'aéroport de Bordeaux. Elle sentit son ventre gargouiller et soupira. Elle avait faim. Et elle en avait marre d'attendre. Antoine la trouva à son poste d'observation et lui proposa de faire un jeu pour l'occuper.

Un long moment plus tard, un coup de klaxon les avertit de leur arrivée. Jeanne cria de joie, lança ses cartes sur la table basse et attrapa la main d'Antoine pour aller les accueillir. Gaétane fut la première à les rejoindre, dehors. Son fils cadet sortit de la voiture comme une flèche et l'enlaça avec sa ferveur coutumière.

— Ma petite Mamounette ! Quel bonheur d'être enfin là !

— Vous devez être groggy par le voyage !

Elle l'embrassa avec chaleur et l'observa avec attention. Son regard était pétillant de malice, son sourire tendre, ses bras fermes la soutenaient tendrement. Sa force brute la faisait se sentir minuscule contre lui. Son cœur de mère se rechargea. Elle s'écarta pour accueillir Granny qui n'avait pas ménagé sa présentation. Sa tenue vestimentaire était ahurissante : un tailleur rose malabar, une large ceinture de marque, un chemisier à rayures noires et jaunes assorti à ses grandes lunettes. Elle portait des boots léopard étonnantes pour une femme de son âge. Le mélange était audacieux et piquait les yeux. Mais la mode n'avait aucun secret pour la vieille dame chic aux cheveux de neige. Granny représentait la mode new-yorkaise dans toute sa splendeur.

— Bonjour Maman !

Granny l'embrassa du bout des lèvres, mais lui serra l'épaule avec tendresse. Elle demanda à son gendre :

— Servez-moi un verre de scotch, Philip, et ensuite nous parlerons ! Quel voyage ! Ce n'est plus de mon âge !

— Tu avais le meilleur des guides ! s'exclama son petit-fils.

— Tu as passé le plus clair de ton temps à jouer de ton charme auprès des hôtes de l'air plutôt qu'à me tenir compagnie ! répondit-elle, pince-sans-rire. Ah te voilà, mon petit Antoine ! Enfin, je trouve un garçon sérieux dans cette maison ! Donne-moi ton bras et conduis-moi dans le salon. Jeanne ? C'est bien toi ? Tu as l'air de...

— Je ne suis pas un moineau !

— Un moineau ? répéta leur grand-mère, interloquée en les regardant tour à tour. Quelle idée ! Tu me fais penser à une véritable princesse ! Ta robe est magnifique ! Tu as un goût exquis !

Jeanne se redressa, toute fière. Arthur se pencha à sa hauteur pour la saluer quand elle lui jeta la première, les sourcils froncés :

— Toi, tu es un cacatoès !

— Je n'avais encore rien dit ! plaida-t-il en levant les mains en l'air.

Sa mère soupira.

— Fichez-lui la paix !

— Maman, je t'en prie : elle sait très bien se défendre malgré son jeune âge !

Arthur lui tira la langue et l'attrapa dans ses bras pour la couvrir de baisers. Elle éclata de rire et hurla pour qu'il la repose. Elle lui promit de manger tous les biscuits à la cannelle

que Gaétane lui avait préparés s'il ne la libérait pas sur le champ.

Philip enlaça sa femme et lui sourit tendrement.

— Dieu sait que je les aime tous profondément, mais mon dieu, qu'ils sont bruyants !

Axel tourna dans l'allée de tilleuls et Anna partagea son plaisir. Ils étaient de retour chez eux. À Fontaine. Ils fixèrent leurs regards sur le portail immense et, quand il roula dans l'entrée de la grande cour, Anna sentit son cœur se serrer en passant devant la petite maison des gardiens. C'est ici qu'elle avait rencontré Gaétane, cinq ans plus tôt. Le chagrin l'avait terrassée à l'époque. Elle avait tout quitté sans la moindre idée de la destination. L'esprit vide et le cœur noyé, elle avait marché, marché et marché encore. Elle s'était présentée, à bout de force, et Gaétane l'avait recueillie. Elle l'avait nourrie. Elle l'avait doucement apprivoisée sans jamais la brusquer. Philip avait découvert le don qu'elle dissimulait. Il l'avait encouragée à reprendre le piano qu'elle avait abandonné par colère et désespoir. L'humeur d'Anna s'assombrit à la montée de tous ses souvenirs. Elle serra les lèvres et tourna les yeux vers le parc parfaitement taillé. Elle n'avait pas ménagé la famille Mac Neil. Elle les avait mis dans une situation pour le moins singulière, et pourtant, ils ne l'avaient jamais lâchée. Ils l'avaient sauvée de ses démons. Elle leur en serait à jamais reconnaissante.

Mais avant tout, elle les chérissait tous profondément.

Axel coupa le moteur de la voiture et admira sa femme. Il nota son regard brillant et leva les sourcils.

— Je t'aime tant ! avoua-t-elle.

Axel lui rendit son sourire et glissa sa main autour de sa nuque pour lui voler un baiser passionné.

— Dépêchons-nous d'aller les retrouver sinon...

Il lui fit un clin d'œil éloquent. Elle se libérera pour sortir de la voiture. Il passa un bras autour de sa taille et, une fois dans la maison, ils se dirigèrent vers le grand salon où s'élevait déjà un joyeux brouhaha.

— Ah, vous voilà enfin !

Axel se pencha pour saluer son grand-père.

— Bonsoir GP ! Tu n'as pas trop faim ?

Anna embrassait Gaétane.

— Comment vas-tu, ma chérie ? demanda sa belle-mère en l'observant avec attention.

— Je suis si heureuse d'être ici, parmi vous !

Philip lui tendit une coupe de champagne et elle le remercia d'un sourire quand il posa affectueusement sa grosse main sur ses cheveux. Elle était comme sa fille et il partageait la même passion pour la musique classique, ce qui les rapprochait.

Les trois frères étaient contents de se retrouver et se taquinèrent avec bonhomie. Axel portait Jeanne, qui lui faisait un tendre câlin, les bras autour de son cou. Gaétane nota une fois encore la relation toute particulière de son aîné avec la petite fille. Anna s'avança et complimenta Jeanne, qui avait beaucoup grandi depuis sa dernière venue.

— Elle est drôlement belle, ta robe ! souligna la petite, le regard en coin.

Elle lui vouait depuis toujours une timide adoration.

— Tu es très élégante, toi aussi !

— Tu restes à Fontaine ou tu vas repartir bientôt ? continuait-elle, sans quitter l'abri des bras d'Axel.

— Je reste un peu plus longtemps cette fois-ci.

— Je pourrais venir te voir dans ta maison ?

Anna lui sourit avec tendresse alors que Gaétane les invita à passer dans la salle à manger : le dîner était servi.

Le repas se déroula dans une joyeuse ambiance où les langues de Molière et de Shakespeare s'associaient dans chaque conversation. Philip parlait anglais avec sa famille et tous les enfants étaient bilingues depuis leur plus jeune âge. Jeanne le comprenait parfaitement. Ils allèrent dans le salon sitôt le dessert avalé. Les garçons entourèrent Anna derrière le piano et elle s'amusa à leur jouer quelques morceaux de sa création.

Granny discutait avec son ex-mari. Sa main à la peau si fine, couverte de bagues en tout genre, tenait sa tasse de thé avec élégance.

— Mais je reconnais cette bague ! déclara-t-il, surpris. Je te l'avais offerte à notre premier rendez-vous !

— Tu as la mémoire qui flanche, mon ami !

— Je ne risque pas de l'oublier ! C'était la première fois que tu me laissais...

— Que Granny te laissait-elle donc faire ? coupa Arthur en se glissant entre ses deux aïeuls pour les taquiner.

— Me toucher la main !

— Oh non, Granny ! Tu ne me feras pas croire ça !

— Va enquiquiner tes frères et laisse-nous discuter en paix ! jeta-t-elle, faussement sévère.

— Je n'ai plus cinq ans ! s'écria Arthur en levant les bras au ciel. Tu me grondes comme si j'étais encore un petit garçon !

— Tu devrais être heureux que je me sois découvert une âme de grand-mère sur le tard, sinon, j'aurais eu à cœur de te botter les fesses quand tu étais gosse ! Tu l'aurais bien mérité !

— J'étais un saint ! Tout le monde s'en souvient !

Il embrassa sa joue et alla rejoindre son père.

— Quand je les regarde, je me dis que notre union a été une réussite malgré tout ! Confia GP.

— Tu es bien nostalgique ! s'écria Granny.

— Tu es tout à fait invivable, très chère ! Un océan entre nous était nécessaire pour que nous arrivions à nous supporter ! Mais j'avoue que notre Gaétane a toujours fait notre bonheur, n'est-ce pas ?

— Elle te ressemble terriblement, c'est son seul défaut ! Heureusement, je pense avoir transmis quelques gènes plus facétieux à mes petits fils !

— Tu cherches encore à te cacher derrière quelques pirouettes, mais je te connais, ma chère. Tu donnes l'impression de t'amuser de tout, mais je sais que tu les veilles avec attention et surtout avec beaucoup d'affection. Et tu as fait du bon boulot avec ce pirate d'Arthur. Et tout autant avec Anna !

Granny grimaça et tourna la tête. Elle refusait de lui montrer la moindre réaction, mais ses louanges la touchaient. Pour une fois, elle ne trouvait pas de répartie cinglante pour dissimuler son émotion.

— D'après mes souvenirs, c'est maintenant que tu vas dire une bêtise ! Alors, oublie que je viens de te faire un compliment. Je ne veux pas gâcher ce moment d'harmonie.

Il glissa sa main vers la sienne et serra ses doigts avec tendresse. Granny resta immobile, une boule dans la gorge l'empêchant de prononcer le moindre mot. Elle fixait ses petits-fils et ne remarqua pas que les lèvres de son ex-mari se relevaient dans un discret sourire. Il eut le plus grand mal à dissimuler son plaisir de réussir, malgré les années, à faire taire son entêtée d'ex-femme.

Jeanne s'était glissée sur les genoux d'Anna et pianotait à son tour. Ils s'amusaient dans une joyeuse cacophonie quand

Gaétane invita la petite à aller se coucher. Il était tard et elle luttait contre le sommeil, mais elle n'avait aucune envie de les quitter. Elle accepta de suivre Gaétane, avec la promesse qu'Arthur viendrait la réveiller s'il voyait le père Noël arriver. Elle esquissa un sourire et leur souhaita une bonne nuit.

Gaétane la portait. La fatigue se faisait sentir et Jeanne entoura ses épaules de ses bras, ses yeux papillonnaient déjà. Elle glissa dans son lit après un bref passage dans la salle de bain et récupéra sa poupée pour la déposer sous son nez. Gaétane remonta sa couverture.

— Bonne nuit, ma douce, murmura-t-elle en promenant sa main dans les cheveux blonds de l'enfant.

— Mame ? Tu penses que le père Noël sera là avant le petit déjeuner ?

— Je l'imagine ! Dors vite, ma chérie.

— Je voudrais qu'Anna vienne me dire bonsoir !

— Jeanne ! Il est tard...

— S'il te plaît, s'il te plaît, Mame ! Juste un bisou !

Gaétane soupira. Elle lui sourit et lui promit d'aller le lui demander.

Anna poussa la porte cinq minutes après et elle entra timidement dans l'antre de la petite fille.

La veilleuse dispensait une douce lumière sur le monde de Jeanne : sa malle à déguisements, sa cuisinière en bois et la dinette, ses poupées et ses doudous. La pièce, décorée avec soin par Gaétane, était chaleureuse, avec une harmonie de tons vieux rose et de meubles anciens repeints en blanc.

Anna s'approcha du lit et s'assit délicatement. Jeanne l'observait, le regard brillant.

— Je t'ai rapporté un cadeau du Portugal ! murmura Anna en souriant.

Elle glissa sa main dans sa poche et donna à la petite fille une jolie boule en verre. À l'intérieur, une danseuse étoile tendue sur ses pointes se couvrait de neige à chaque mouvement. Le sourire de Jeanne grandit.

— Elle est tellement belle ! chuchota-t-elle, subjuguée.

Anna la contemplait en silence tandis qu'elle retournait délicatement l'objet pour faire bouger les points blancs et dorés.

— J'en ai beaucoup maintenant ! s'écria-t-elle en levant les yeux vers son étagère.

Les objets qu'Anna lui rapportait à chacun de ses voyages étaient parfaitement alignés.

— Tu n'en veux plus ?

— Si ! J'en voudrai toujours ! corrigea-t-elle bien vite. Mais je préfère quand tu es ici...

Anna resta silencieuse. Elle se pencha et posa ses lèvres sur la joue rebondie de la petite. Ses paupières se fermèrent et elle respira le parfum sucré de l'enfant. Elle lui souhaita une bonne nuit et quitta la chambre sur la pointe des pieds.